

#1 (1/3)

Cette première conférence s'attarde sur l'utilisation de la vie des abeilles comme métaphore sociale dans nombre de romans de science-fiction (SF). Avant toute construction aux dimensions finales, trop coûteuses et imposantes pour risquer des gaucheries, l'architecte réalise des maquettes. Admettons que les domismes apoldéens – qui ont influencé notre architecture et vice-versa – sont des modèles lilliputiens de nos habitations.

Par conséquent, la colonie d'apidés vivant dans la ruche peut certainement devenir le modèle réduit d'une société reposant sur un système communautaire, collectiviste et régie en castes.

Dans plusieurs romans de SF, à l'exemple des *Monadés urbaines* de Robert Sylverberg, les écrivains utilisent « la métaphore de la ruche » pour décrire leurs communautés dystopiques.

« Des milliers et des milliers d'individus s'activent comme des abeilles dans une ruche – comment peut-on le supporter ? »

Dans un extrait de ce livre, le narrateur décrit ses concitoyens à l'égal d'abeilles s'affairant au travail dans un même but, celui de la prospérité d'un état unique. Cependant, lui-même désapprouve le système communautaire de cette société.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, vivre dans une ruche évoque l'idée d'une existence impersonnelle, perçue comme le sommet de la disgrâce. Toutefois, cette sinistre vision n'a pas toujours été prêtée au mode de vie des hyménoptères. À commencer par Aristote, qui, dans son écrit « histoire des animaux », rapproche la race humaine de celle des insectes. Les vieux livres décrivent également les abeilles comme un don de la nature, duquel il faut s'inspirer. Prenons comme exemple ce passage, issu du Coran :

« Et voilà ce que ton Seigneur révéla aux abeilles : Prenez des demeures dans les montagnes, les arbres, et les treillages que les hommes font. »

Aux XVIII^e siècle, Bernard Mandeville – écrivain, mais aussi éminent politologue – rédige 'The fable of the Bees or private vices, public benefits.' Dans cette fable, Mandeville utilise l'image de la ruche pour esquisser les traits d'une communauté idéale, dans le but de dénoncer la nation monarchique de l'Ancien régime. Grâce à de nouvelles découvertes scientifiques au sujet des abeilles, la vision négative de la société apoldéenne va connaître une transmutation, jusqu'à devenir l'un des emblèmes de la nouvelle République française. Je cite, Daniel Guedj au travers de son livre, la révolution des savants.

#1 (2/3)

'The workers bees are the most numerous and most powerfull in the hive: they do everything apart from fertilize the female and her eggs. Earlier, when it was believed that this female was male, it was called the king, which proves that its actions were understood no better than its sex. Since the discovery that this king pretender was female, she has been called queen. I use this as an exemple of how an initial error can have its consequences. It is obvious that in Nature there can be neither king nor queen.'

Le caractère grégaire des abeilles était employé de manière fréquente comme idéal social, entre les guerres napoléoniennes et la Seconde Guerre mondiale. Toutefois, il n'a pas cessé d'être contesté. Il a parallèlement été utilisé pour décrire d'atroces idéologies. Par exemple, Nikolai Nekrasov fait usage dans son poème de cette métaphore pour dépeindre la dangereuse doctrine du « Lebensraum ». Cependant, depuis la Seconde Guerre mondiale, l'avènement du communisme, puis du nazisme, cette analogie est devenue prohibée. Le Corbusier va jusqu'à nier toute influence de l'apiculture. Lors de la reconstruction de sa fresque murale – détruite par les nazis durant le conflit – il remplace la photographie qui prenait place au centre, par un temple grec. Malgré cela, comme un repentir, on peut deviner l'image du rayon de miel qui occupait initialement le point central de la composition.

« Derrière ses yeux, il perçoit la vague impression de colonnes de fourmis émigrant d'étage en étage. »

Citation extraite du livre *Les monades urbaines*.

À l'instar des hyménoptères, d'autres insectes comme la fourmi et le termite sont également vecteurs de métaphore sociale. Toutefois, le rapport que l'homme entretient avec les apidés est millénaire et supérieur à celui qu'il nourrit avec le termite ou la fourmi. Pour une raison simple, l'abeille fournit du miel. Ainsi, le terrien s'est intéressé à son architecture dans l'intention de la rendre productive et rationnelle.

« Est-ce ainsi que ce devrait être ? se demande-t-il. Est-ce ainsi qu'il faut que ce soit ? Est-ce le mieux ? Ce bâtiment ? Cette ruche disproportionnée ? »

#1 (3/3)

Cette vision dévalorisante du modèle social des hyménoptères est très présente dans les romans de science-fiction du XX^e siècle. Dans son livre *Le meilleur des mondes*, Aldous Huxley décrit une société futuriste, qui semble avoir besoin de modifier génétiquement ses sujets pour le maintien de la stabilité d'un état communautaire. Vingt-six ans après, au travers de l'essai, *Retour au meilleur des mondes*, il théorise la différence fondamentale entre l'abeille et l'homme, je cite :

« Au point de vue biologique, l'homme est un animal modérément grégaire, non pas tout à fait social; il ressemble plus au loup, par exemple, ou à l'éléphant, qu'à l'abeille ou à la fourmi. Dans leur forme originelle, ses sociétés n'ont rien de commun avec la ruche ou la fourmilière... »

#2 (1/3)

Cette deuxième conférence développera l'idée de la naissance d'un nouvel humain génétiquement modifié dans des sociétés futuristes. Plusieurs romans de science-fiction (SF), à l'exemple d'*Un bonheur insoutenable* d'Ira Levin, dépeignent des personnages qui ne se sentent pas à leurs places dans leurs communautés. Un sentiment d'isolement, d'étrangeté à l'égard de leurs concitoyens leur apparaît fréquemment. Cette altérité se révèle la plupart du temps idéologique, mais va jusqu'à s'exprimer dans des différences cellulaires. Pour supporter une société à l'instar de celle imaginée dans ces écrits, l'homme semble devoir subir une mutation. Cela donne naissance à un être nouveau modifié génétiquement par des procédés spécifiques, parfois inspirés des abeilles. Aldous Huxley théorise dans son livre cette idée, je cite :

« Pour le termite, le service de la termitière représente l'indépendance parfaite. Mais il se trouve que les humains ne sont que modérément grégaires; leurs sociétés ne sont pas des organismes comme la ruche ou la fourmilière, mais des organisations, en d'autres termes des machines ad'hoc pour vie collective. » C'est pour cela « que dans le meilleur des mondes de ma fable, un comportement socialement acceptable était assuré par le double processus de la manipulation génétique et du conditionnement post-natal. »

Cette idée se cristallise également dans la réflexion d'un personnage des *Monadés urbaines*, un roman écrit par Robert Silverberg en 1971. Jason est historien, il effectue un mémoire sur les mœurs sexuelles des individus au 20^e siècle – dans le livre, le calendrier chrétien n'est plus à l'ordre du jour, mais les faits se déroulent aux alentours de l'an 2300 ap. J. - C. – plus ses recherches s'approfondissent, plus il se sent différent de ses ancêtres. Il va jusqu'à modifier le sujet de sa thèse, au prix d'une étude sur la possibilité d'une évolution génétique fondamentale de l'être humain. Le personnage s'exprime en ces mots :

« Nous avons changé – cette modification est cellulaire, une transformation du corps comme de l'esprit. »

Les abeilles possèdent un système de naissance spécifique, classifié en trois rangs : faux-bourdon, ouvrière et reine. Trois différents aspects conditionnent leurs naissances. Premièrement, le temps que l'insecte passe dans son cocon : 16 jours pour la reine, 21 pour les ouvrières et jusqu'à 24-25 jours pour les faux-bourdons.

#2 (2/3)

Deuxièmement, l'environnement de chaque caste varie selon la forme de leurs cocons. La distinction la plus notable se situe chez les cellules de reines, qui sont en forme de sac.

Elles ne possèdent pas les six pans classiques de l'alvéole des ouvrières. Troisièmement, la nourriture change. Seule la reine connaît un régime différent. La gelée royale, substance rare sécrétée par les ouvrières transforme sa morphologie et la rend supérieure en force et en taille comparée à ses congénères.

Dans *Le meilleur des mondes*, Aldous Huxley dépeint une société qui repose sur un système de castes semblable à celui des abeilles. Voici par la parole du narrateur, une brève description du procédé moderne de la fécondation :

« ... comment les ovules fécondées retournaient aux couveuses : où les Alphas et les Bêtas demeuraient jusqu'à leurs mises en flacon définitives, tandis que les Gammas, les Deltas et les Epsilon en étaient extraits, au bout de 36 heures seulement ... »

Comme chez les abeilles, chaque caste a un temps d'incubation différent, tout cela dans le but de créer, je cite : « Des hommes et des femmes conformes au type normal ; en groupes uniformes. Tout le personnel d'une petite usine constitué par les produits d'un seul ovule. »

Tous les êtres d'une même caste sont similaires. Chaque usine habitée par une colonie d'abeilles bipède, reliée entre elles par un état unique, forme de manière métaphorique un rucher géant. Le roman d'Ira Levin, *Un bonheur insoutenable*, dépeint une civilisation dans laquelle la plupart des habitants se ressemblent.

« Tous pareils ! Tu ne trouves pas ça merveilleux ? Les mêmes cheveux, les mêmes yeux, la même peau, la même forme ; tous pareils, garçons et filles. »

La doctrine eugéniste rendue tristement célèbre par les nazis et le communisme semble influencer en grande partie cette idée d'uniformisation. Néanmoins, les méthodes employées par Uni – UniLord est l'ordinateur central qui règne dans le livre de Levin – entretiennent certains liens avec les apidés.

Dans ce futur, un procédé chimique, une gelée royale de synthèse, rend tous les individus égaux physiquement et psychologiquement. Transformée et maintenue dans sa condition par une substance spécifique, la reine, malgré son appellation, est l'actrice la plus asservie au sein de la colonie.

#2 (3/3)

« Son épouse couche le nourrisson dans l'alvéole à côté de la plate-forme de repos, et traverse la pièce pour les rejoindre. »
Citation extraite des *Monadés urbaines*.

L'architectonique des « monades » paraît assujettir ses occupants et jouer un rôle important pour la classification des individus. Cet environnement procure les forces et l'inspiration nécessaires à l'abeille pour construire, une fois adulte, des cellules analogues. L'influence sur l'auteur apparaît comme une évidence. Cette civilisation asservit son peuple par le biais des monades, de géantes tours s'élevant à la verticale à des kilomètres, composées d'étages distincts qui servent à la séparation des castes.

Pour prospérer, ces sociétés futuristes semblent devoir conditionner par l'endoctrinement et la modification génétique leurs citoyens et, pour cela, certaines s'inspirent parfois d'un être apte à la vie en société, l'abeille.

« On se croirait entouré de miroirs : j'aperçois à travers les murs d'autres moi-même, avec ma chambre, mes vêtements, mes mouvements, répétés mille fois. Cela vous fait du bien, on voit qu'on est la partie d'une unité immense et puissante. »

#3 (1/3)

Cette conférence numéro trois développera l'idée du contrôle d'une société par le biais d'une architecture spécifique, au travers du roman de science-fiction (SF) *Nous autres*, écrit en 1920 par Levgueni Zamiatine. D-503, personnage principal et narrateur décrit, par le biais de son journal de bord, la vie dans un état dystopique. La ville générique du futur repose sur une architectonique entièrement faite de verre, la bonne conduite des individus est assurée par la suppression de l'intimité.

« Le soleil brillait partout, à travers le plafond, à travers les murs ; il venait d'en haut, des côtés et était réfléchi d'en bas. »

Vingt-neuf ans plus tard, Orwell remplace les murs transparents par les caméras, mais l'idée reste la même. Ce roman a eu une influence majeure sur des ouvrages importants du 20^e siècle, à l'exemple de *1984* ou du *Meilleur des mondes* d'Huxley. Cette description d'un état unique et totalitaire s'inspire directement de l'oppression communiste exercée au moment de l'écrit du livre, interdit par ailleurs en URSS trois ans après sa publication. Cette société contrôle ses sujets par le biais de son architecture.

« L'auditorium est un immense demi-globe de verre traversé par le soleil. »

Cette version littérale d'un dôme Fullerien translucide nous transporte dans l'histoire de l'architecture prémoderniste. La période expressionniste comporte un nombre intéressant d'expérimentations au sujet du verre qui trouve des résonances dans l'histoire de l'apiculture et dans le monde de Zamiatine. L'usine AEG, conçue par Peter Behrens en 1909, est un modèle géant d'une ruche diaphanoscopique. Façonnée d'une grande baie vitrée, la façade principale permet une observation panoptique des ouvriers au travail, semblable à un essaim d'abeilles bipède. Le fronton arbore l'inscription TURBINENFABRIK. Elle est gravée dans la pierre jaunâtre en capital et coiffée du logo AEG, composé d'hexagones rappelant les rayons alvéolaires des hyménoptères. Les utopies apoïdéennes de Peter Behrens ont influencé de nombreux architectes et intellectuels, à l'exemple de Paul Scheerbart. Écrivain excentrique, il était un utopiste radical. Dans son livre « Lesabendio », il décrit une communauté collectiviste directement inspirée du modèle social des apidés. Il prônait une abolition des états et une centralisation du pouvoir.

#3 (2/3)

'The surface of the earth would be greatly altered if brick architecture were eliminated and glass architecture took its place everywhere. It would be as if the earth had recovered the precious, lustrous jewels and diamonds.'

L'utilisation de matière translucide dans l'architecture conduirait, selon lui, à une toute nouvelle civilisation, conditionnée par son habitat, dans l'intention de supprimer la notion d'intimité et d'individualisme. Ses pensées radicalement utopiques paraissent être l'influence principale de la ville diaphane du futur de D-503, imaginée par Zamiatine. Walter Benjamin déclare que le verre n'a pas « d'aura » et qu'il est l'ennemi ultime de la possession et du secret. Le livre *Glasarchitektur* de Scheerbart publié en 1914 se présente comme la bible de l'architecture de verre. Il préfigure l'article de Bruno Taut à ce sujet, paru dans le supplément avant-gardiste *Frühlicht* du magazine « *Stadtbaukunst alter und neuer Zeit* ». L'architecte Bruno Taut, ami proche de Scheerbart, réalisa de nombreux bâtiments qui paraissent entretenir des liens avec les utopies apoïdéennes. En 1914, il conçoit un pavillon de verre pour 'The Cologne Workers Association exhibition'. La forme de cette architecture translucide se rapproche considérablement des ruches rustiques, qui s'apparente à panier conique tressé de paille et se réfère également aux ruches diaphanoscopiques par son utilisation de multiples baies vitrées.

« On se croirait entouré de miroirs : j'aperçois à travers les murs d'autres moi-même, avec ma chambre, mes vêtements, mes mouvements, répétés mille fois. Cela vous fait du bien, on voit qu'on est la partie d'une unité immense et puissante. »

Au XVIII^e siècle, il était en vogue dans les salons de s'intéresser à l'étude des abeilles. Ces découvertes sont devenues possibles grâce à l'invention de ruches d'observation, qui, par conséquent, a permis de nouvelles avancées sur la vie de l'insecte. Une première fois théorisée dans les écrits de Réamur publiée en 1740, *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes : Les abeilles*, c'est au travers du travail du Suisse François Huber, *Nouvelles observations sur les abeilles 1792*, que ces études objectives et non intrusives obtiennent leur légitimité. Les méthodes de recherches sont analogues à celles utilisées par certains ethnographes du XX^e siècle. Si la ruche est un modèle lilliputien de nos architectures, la colonie y vivant est donc une maquette sociale d'un système communautaire régie en castes,

#3 (3/3)

projetée comme idéal à certaines époques. La société dans laquelle vit D-503, s'inscrit comme l'une de ces périodes fascinées par le modèle social de l'abeille.

« Autour de moi régnait un désert de verre ... »

En 1921, la ville de Berlin lance un concours pour la construction d'un nouvel immeuble situé entre la rivière Spree et la Friedrichstrasse. L'architecte et ancien apprenti de Peter Behrens, Mies van der Rohe, y participe. Sa proposition consiste en une tour faite d'acier de verre, qu'il nomme 'honeycomb'.

La métaphore utilisée par Mies est directe, en français, honeycomb désigne la structure alvéolaire créée par les abeilles.

Toutefois, le rapprochement avec les insectes n'est pas évident.

Les fondations du bâtiment sont bel et bien composées de trois triangles qui forment vaguement dans l'espace vide du patio un hexagone rappelant les cellules construites par les apidés.

Cependant, la référence paraît davantage inspirée des ruches diaphanoscopiques.

« Le quadrilatère avec le visage tacheté et la tempe aux veines bleues de cartes de géographie disparurent à jamais derrière le coin. »

#4 (1/3)

Cette quatrième conférence s'intéresse aux analogies effectuées par certains écrivains de science-fiction (SF) avec l'architecture moderne. Plusieurs romans de SF tout comme les monades urbaines, s'inspirent des utopies modernistes du XX^e siècle à dessein de construire leurs villes imaginaires. À l'intérieur du livre d'Ira Levin, *Un bonheur insoutenable*, réside un dialogue capital dans la compréhension de l'urbanisme de cette société dystopique.

« – Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

– Un bâtiment, une maison.

– Sûrement pas.

– Mais si. Ils ne sont pas nécessairement rectangulaires et avec des façades aveugles.

– Et ces ovales, qu'est-ce que c'est ?

– Les fenêtres. »

Des maisons sans la moindre fenêtre, des quadrilères de ciments, cette architecture mentale prend modèle sur des domismes du Corbusier, comme par exemple la villa Stein – également appelée villa les terrasses – construite à Garches, ou aussi la villa de Carthage. Pourtant, ces habitations aveugles évoquent davantage une autre architectonique, celle des apidés.

Au XIX^e siècle, l'histoire de l'élevage des abeilles a connu un tournant majeur par la contribution de Lorenzo Lorrain Langstroth, qui invente en 1851 les ruches Langstroth à cadre amovible, cette découverte va révolutionner l'apiculture en la rendant plus accessible et plus profitable, elle entre dès lors dans l'ère moderne. Les maisons d'Ira Levin dans son futur insoutenable, sont une analogie parfaite d'un modèle Langstroth – rectangulaires et démunies d'ouverture, excepté une minuscule pour laisser passer les individus – à l'intérieur toute une colonie œuvrant dans le même but, celui de la prospérité d'un état unique.

« ..., les générateurs auxiliaires qui produisent l'énergie électrique en transformant le surplus calorifique humain accumulé, les systèmes de ventilation et de circulation ... »

Dans le texte de Sylverberg, que je viens de citer, les membres de la communauté vivent dans des tours de bétons géantes totalement autarciques, appelées monades. Ce sont les hôtes, qui, par leurs corps, dégagent la chaleur nécessaire pour leurs survies. Ces méthodes de productions d'énergie puisent plusieurs archétypes avec ceux des abeilles.

#4 (2/3)

Par le battement de leurs ailes, un nombre restreint d'ouvrières permet de maintenir la température à un niveau constant et d'assurer la bonne circulation de l'air au sein de la ruche. Ce dispositif propre aux apidés a inspiré deux architectes, Le Corbusier et Bruno Taut. Ce dernier a pris exemple sur cette idée pour son pavillon de verre réalisé pour l'exposition « Werkbund », à Cologne. Cet édifice n'utilise pas de fenêtres comme système d'aération classique, mais une ventilation autonome, qui annonce le concept de 'precise breathing' développé par Le Corbusier. À la fin des années 20, Charles-Édouard Jeanneret-Gris invente une nouvelle méthode pour conserver une température constante à l'intérieur des grands monuments, qu'il nomme 'precise breathing'. De nouveau, les hyménoptères semblent l'avoir inspiré. Il souligne dans le livre de Karl von Frish que les apiculteurs construisent une double paroi à leurs ruches, dans le but de maintenir la colonie dans un climat stable, en hiver comme en été. Il emploiera alors cette technique pour deux de ses projets: le siège de l'union des coopératives de l'URSS à Moscou et le quartier général de l'Armée du Salut à Paris.

Un double mur espacé de plusieurs centimètres cloisonne hermétiquement ces bâtiments et permet d'entretenir une température de 18 degrés. Tout ceci dans le but de standardiser les maisons, que l'architecture se trouve à Paris, en Russie ou à Buenos Aires, elles doivent être habitables exactement de la même manière.

« Plus de 800 000 existences s'y entrecroisent. Certains de ses amis à San Francisco prétendent parfois que ce fut une infamie de transformer ainsi la Terre, d'entasser des milliers et des milliers d'êtres dans de gigantesques unités d'habitation, d'avoir créé ces ruches humaines. » « De larges pelouses vertes parfaitement entretenues séparent les édifices. »

Cet extrait issu des *Monadés urbaines* de Silverberg synthétise intelligemment plusieurs concepts de ville moderne imaginés par des architectes ou urbanistes comme Le Corbusier ou Howard Ebenezer. Un quota d'individus par zone est une constante dans les plans de cités rationnelles, qui semblent trouver leur inspiration chez les abeilles. De nombreux apiculteurs ont notifié qu'un niveau trop élevé de ruches par hectare était néfaste pour les colonies. Howard Ebenezer applique cette idée à l'homme en 1898, au travers de son ouvrage: *To-morrow, A Peaceful Path to Real Reform*. Les cités jardins sont des petites agglomérations ceinturées par une bande de verdure et peuplées d'un maximum

#4 (3/3)

de 32'000 mille habitants. Lorsqu'une monade atteint sa capacité maximale, une nouvelle voit le jour, le respect du nombre est capital. La notion de couverture végétale entourant la ville se retrouve dans plusieurs romans de SF, par exemple dans *Nous autres* de Zamiatine, nommée mur verre par D-503.

Le plan Voisin de Charles-Édouard Jeanneret est une solution pour le centre de Paris. Esquissé en 1925, cette étude préparatoire paraît être le parfait croquis des cités du futur décrites par Sylverberg.

Je m'imagine des tours de bétons s'élevant au-delà d'étendues vertes, totalement autosuffisantes et remplies d'abeilles bipèdes, un avenir flamboyant caractérisé par une architecture moderniste. Après la Seconde Guerre mondiale, Le Corbusier conçoit ses unités d'habitation – terme repris tel quel par Sylverberg dans le passage cité antérieurement – il s'agit de quadrilère de ciment, genre de ruche géante de colcrete, dans lesquels on trouve des coiffeurs, des garderies, des gymnases, etc. Tout les éléments nécessaires à une autarcie complète. Ces édifices sont mis au point dans le but d'ériger une civilisation verticale, non pas dirigée par des mouvances politiques, mais par une harmonie communautaire.

Je cite Siegmund, personnage de monade 116 :

« J'ai toujours été partisan de la théorie de la verticalité pour résoudre la poussée humaine. »

« Aurea dérive à travers la constellation de tours. C'est le début du printemps, et la nature verdit. Sous elle se dressent les édifices fuselés de ce site urbain. Là vivent plus de 40'000'000 d'êtres humains. La rigueur des tracés l'émerveille ; les bâtiments sont implantés géométriquement, de façon à former une série d'hexagones à l'intérieur d'une aire plus vaste. »

#5 (1/3)

Cette dernière conférence développera la notion de connaissance instinctive opposée au contrôle du savoir dans des sociétés futuristes. L'hexagone – polygone à six côtés – est la pièce maîtresse de l'architecture apoïdienne. Les cellules alvéolaires construites par les abeilles ont beaucoup inspiré des architectes célèbres, à l'exemple de Gaudi et de son palais Güell.

«... et toute l'armature de l'hôtel s'écroulait sur elle, l'emportant avec des milliers de tonnes de briques, de métal, de plâtre et de bois à la rencontre d'autres personnes dans les alvéoles inférieures...»

Ce travail de mémoire est né de cette citation tirée du livre de Ray Bradbury, *Fahrenheit 451*. Dans cet extrait, le narrateur Guy Montag, se représente les derniers instants de sa femme. L'hôtel, à l'intérieur duquel elle se trouve, paraît fondé d'étages hexagonaux empilés les uns sur les autres, formant une tour de brique à la base hexagonale. Chez les abeilles, les ouvrières assemblent des structures alvéolaires dans le but de construire leurs villes de cire. Cette architectonique spécifique aux apidés a influencé de nombreux architectes. L'exemple le plus évident est peut-être la 'Geodesic Tower' de Anne Tyng et Louis Kahn, imaginée en 1957, mais jamais concrétisée. Cette tour consiste en un empilement de formes hexagonales, décalées dans un sens puis dans l'autre, sculptant un accordéon vertical. Cependant, les constructions des abeilles sont un réflexe naturel. C'est leur développement dans une cellule hexagonale, qui par la suite leur permet d'ériger des cellules analogues. Il s'agit d'une connaissance «innée» et non d'une réflexion rationnelle caractéristique au mouvement moderniste. Dans le catalogue de l'exposition *Architecture without architects*, Bernard Rudolsky redore le blason de l'architecture sauvage. Il propose 'Spontaneous architecture' comme synonyme à vernaculaire et formule ainsi l'idée d'une architectonique dictée par l'instinct. L'architecture n'est plus une entreprise individuelle, mais une opération communautaire. À savoir l'activité spontanée et continue de tous les membres, dans une expérience commune. L'histoire de notre habitat et de celui des abeilles semble avoir toujours partagé de nombreux liens. Les apidés sauvages abritent leurs colonies dans des refuges naturels, à l'instar des premiers hommes. Par la suite, quand le terrien s'est sédentarisé, il a commencé à construire des ruches pour les abeilles à l'image de sa demeure. Ainsi les premières ruches, appelées ruche rustique, type de panier de paille tressé en forme de cloche, ressemble à différentes huttes tribales.

#5 (2/3)

Ensuite, c'est la nouvelle architecture moderne des insectes qui semblent avoir influencé les architectes, comme Le Corbusier. Cette histoire évoque un passage de relai entre hyménoptères et humains. Dans le roman de Bradbury les pompiers n'éteignent plus les feux, mais génèrent de géantes autodafés dans le but de détruire la connaissance. L'instinct paraît être la dernière carte que l'homme possède, c'est bien par une pulsion que Montag sauve sa vie, en tuant son capitaine et en échappant au limier, prédateur de métal et arme ultime des pompiers.

Dans la Bibliothèque de Babel, nouvelle issue du recueil intitulé *Fictions*, écrit par Jorge Luis Borges, l'auteur associe également les apidés au savoir et à l'architecture.

« Comme tous les hommes de la bibliothèque, j'ai voyagé dans ma jeunesse ; j'ai effectué des pèlerinages à la recherche d'un livre et peut-être du catalogue des catalogues ; maintenant que mes yeux sont à peine capables de déchiffrer ce que j'écris, je me prépare à mourir à quelques courtes lieues de l'hexagone où je naquis. »

Ce résumé de l'existence d'un homme de la Bibliothèque de Babel ressemble étrangement à celui d'une abeille.

Le savoir est le pollen du terrien qui dédie sa vie à l'apprentissage et, qui, comme les hyménoptères, meurt à deux pas de son alvéole de cire.

« L'univers (que d'autres appellent la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre de vastes puits d'aération bordés par des balustrades très basses. De chacun de ces hexagones, on aperçoit les étages inférieurs et supérieurs, interminablement. »

De cette citation, je peux faire une analogie avec une ruche, dans laquelle s'étendent de vastes colonnes alvéolaires de cire, hexagonales et infinies. Où des milliers d'individus travaillent dans le même but : le maintien et la pérennité du savoir.

« Cacher mon manuscrit ? Mais où ? Tout est en verre. Le brûler ? Mais cela serait vu du corridor et des chambres voisines. Et puis je ne pourrai, je n'aurais pas la force de détruire la plus douloureuse et peut-être la plus précieuse partie de moi-même ... »

#5 (3/3)

Dans cet extrait, issu du roman, *Nous autres* de Zamiatine, D-503 tente de faire disparaître son manuscrit – il s’agit du journal de bord par lequel le narrateur nous transmet son histoire.

Toutefois, la destruction de ses écrits paraît inconcevable, même au prix de sa vie. Le contrôle du savoir est l’arme ultime du totalitarisme, Orwell l’avait bien compris. À l’instant présent, des entreprises comme Google tentent de numériser la connaissance humaine détenue dans les livres, et dès lors, la pensée optimiste de Borge – que je cite :

« D’autres, en revanche, estimèrent que l’essentiel était d’éliminer les œuvres inutiles. ... : c’est à leur fureur hygiénique, ascétique, que l’on doit la perte insensée de millions de volumes.

Leur nom est explicablement exécré, mais ceux qui pleurent sur les « trésors » anéantis par leur frénésie négligent deux faits notoires. En premier lieu, la Bibliothèque est si énorme que toute mutilation d’origine humaine ne saurait être qu’infinimentale. »

Cette pensée n’est plus rassurante, car une fois numérisée, l’effacement total du savoir devient possible. La simple pression du bouton reset nous projetterait dans un futur préhistorique, un bond en arrière de plusieurs milliers de siècles.

« Nous avons besoin d’utopistes de génie, d’un nouveau Jules Verne, pour esquisser non pas les grandes perspectives d’une Utopie technologique facilement saisissable, mais la condition même des hommes du futur, dont les lois fondamentales d’existence répondront aussi bien à la simplicité instinctive qu’aux relations complexes de la vie. » Citation de Laszlo Moholy-Nagy.